

Walter Scott est, parmi les grands romanciers de notre siècle, celui à qui nos théâtres lyriques ont fait les plus nombreux emprunts. A l'Opéra ou aux Italiens, *Lucie de Lammermoor* [*Lucia di Lammermoor*], *la Dame du lac* [*La Donna del Lago*]; à l'Opéra-Comique, *Leicester*, *la Dame blanche*, *la Prison d'Edimbourg*. C'est que le châtelain d'Abbotsford n'est pas seulement un conteur merveilleux, un chroniqueur savant, un peintre ingénieux et pittoresque; c'est aussi un poète, et c'est par leurs côtés poétiques que la plupart de ses créations rentrent dans le domaine de l'inspiration musicale.

Jusqu'ici *Quentin Durward*, l'une des études les plus intéressantes et les plus curieuses du célèbre écrivain, n'avait encore fourni que le prétexte d'une comédie en cinq actes, jouée, le 15 février 1827, au Théâtre-Français, sous le titre de *Louis XI à Péronne*. Soit que cette pièce *historique* fût d'un genre un peu hardi, un peu avancé pour l'époque, soit que Mély-Janin n'eût pas la taille d'un précurseur, elle tomba bientôt dans l'oubli et ne laissa d'autres titres à son auteur que le souvenir d'un *Oreste* qui, malgré des qualités très-réelles, n'eut que trois représentations à l'Odéon. L'opéra-comique de MM. Cormon et Michel Carré aura-t-il une chance meilleure que la comédie de Mély-Janin, et devons-nous ranger cette nouvelle tentative au nombre des œuvres glorieuses que nous venons de citer? Avant de répondre à cette question, examinons d'abord le parti qu'ont tiré ces messieurs des événements retracés par le romancier anglais.

La toile se lève; voici là-bas la demeure du roi Louis XI, le château de Plessis-lez-Tours [Plessis-les-Tours], dont l'horizon découpe la silhouette sombre, et dont le chemin, orné çà et là de grappes humaines suspendues aux branches des allées, est en outre défendu par un système secret de pièges et des chausse-trapes. Une bande de bohémiens nomades se repose insoucieuse au seuil de ce séjour inhospitalier. Mais ces mécréants ne sont pas les seuls étrangers qu'attire le dangereux voisinage du manoir royal. Il y a là, tout près, une auberge, et dans cette auberge, et un bourgeois de Liège, nommé Pavillon, qui vient offrir au roi de lui livrer les clefs de sa bonne ville. Dans une autre partie de cette même maison se cachent deux femmes mystérieuses, la tante et la nièce, que l'hôtelier Landry fait passer pour ses parentes. Est-ce tout? Non; saluons encore ce jeune gentilhomme d'outre-mer, pauvre comme Job, et arrivant de son pays pour chercher fortune à la cour de France, où il est attendu par son oncle Leslie [Lesly] le Balafré, l'un des braves archers de la garde écossaise.

Mais qu'avons-nous besoin d'entrer dans tous ces détails, qui ne sont assurément pas moins familiers à nos lecteurs qu'à nous-même, grâce à l'immense popularité du roman de Walter Scott. Qu'ils prennent seulement la peine de se rappeler cette charmante et originale rencontre, qui forme le début du livre, entre notre jeune héros et le roi, déguisé en maître Pierre et accompagné de son lugubre compère Tristan. Nous tâcherons de résumer en quelques mots les divers incidents qui naissent de ce point de départ.

Dans les deux parentes de l'aubergiste Landry nos lecteurs ont reconnu Isabelle de Croy [Croye] et sa tante la comtesse Hamelin. L'héritage d'Isabelle est à la fois convoité par le duc de Bourgogne et par le roi de France, dont il doit arrondir les frontières d'un côté ou de l'autre. Isabelle, retenue prisonnière par le premier de ces princes, s'est échappée pour éviter le désagrément d'une alliance fondée avec le favori du duc. Louis XI l'a accueillie avec toutes les précautions cauteleuses qui sont dans sa nature, et en songeant à utiliser à son profit le // 104 // moyen qu'à voulu employer son puissant vassal. Justement, Guillaume de la Marck, ce seigneur qu'on appelle le Sanglier des Ardennes, a fait acte de soumission envers le roi et s'est

engagé à reconnaître à tout jamais sa souveraineté; c'est le mari qu'il faut donner à Isabelle.

Au beau milieu de ces intérêts survient un ambassadeur du duc de Bourgogne, le comte de Crèvecœur [Crève-Cœur], qui, entre autres exigences, réclame, au nom de son maître, l'extradition d'Isabelle de Croy [Croye]. Le roi fait mine d'y consentir; il renverra la jeune duchesse dans les Flandres; mais il lui donnera une si faible escorte, qu'elle sera infailliblement enlevée en passant sur les terres du Sanglier des Ardennes. Y aura-t-il de sa faute alors si le redoutable soudard épouse Isabelle de gré ou de force?

Tout réussit d'abord comme Louis XI l'a sournoisement prévu. La duchesse est arrêtée au passage par Guillaume de La Marck, au moment où le roi lui-même se rend à une entrevue désirée par le duc de Bourgogne. Or, le jeune Quentin Durward, à qui la garde de la princesse a été confiée, vient chercher du renfort dans un cabaret où le hasard lui fait rencontrer le comte de Crèvecœur [Crève-Cœur] et Leslie [Lesly] son oncle. Crèvecœur [Crève-Cœur] aime Isabelle et n'ignore pas que Quentin est son rival; mais une même haine les unit contre le Sanglier des Ardennes. Aidés de Leslie [Lesly], ils le poursuivent, le tuent, délivrent la duchesse de Croy [Croye] et la ramènent au roi qui fait en ce moment son entrée dans la ville de Liège et qui, malgré la mort du comte de La Marck, n'en arrive pas moins à ses fins par le mariage d'Isabelle avec son sauveur Quentin Durward, devenu sujet du roi de France, et en faveur de qui le comte de Crèvecœur [Crève-Cœur] fait généreusement l'abandon de ses prétentions.

Maintenant, s'il faut nous prononcer en toute franchise sur la valeur de ce drame, nous constaterons que les deux premiers actes. Sont loin d'avoir tenu les promesses du premier. Nous aurions souhaité de retrouver plus souvent, dans le cours de l'ouvrage, quelques-unes de ces scènes aux allures vives et pittoresques dont l'exposition est formée toute entière. Mais, à partir du second acte, la politique y tient une trop grande place, et quelle politique! Celle de Louis XI, c'est-à-dire la plus tortueuse et la plus embrouillée qui se soit jamais vue de mémoire de roi diplomate. Nous savons bien que MM. Cormon et Michel Carré ont suivi pas à pas la marche du roman; mais l'excuse est insuffisante. Si le roman de *Quentin Durward* ne leur offrait pas les éléments nécessaires pour tourner la difficulté, que n'y mettaient-ils un peu plus de leur cru? Que n'imitaient-ils du moins M. Scribe, dont le nom vient toujours sous la plume lorsqu'il s'agit de proposer un exemple du genre, et qui, après avoir emprunté le sujet de la *Dame blanche au Monastère*, de Walter Scott, s'est dispensé d'y prendre son intrigue, et l'a tirée de *Guy Mannering*?

L'opéra nouveau a donc le tort d'être trop sérieux; des coupures, des modifications adroitement calculées pourront peut être atténuer cet inconvénient, mais elles auront bien de la peine à empêcher tout à fait la partie musicale d'en garder les traces. La chose est d'autant plus fâcheuse que jusqu'ici M. Gevaert [Gevaert], l'auteur très-distingué du *Billet de Marguerite* et des *Lavandières de Santarem*, n'a écrit que des partitions *dramatiques*, et que le temps est venu pour lui de donner enfin la mesure complète de son talent, dont toutes les ressources ne sont encore connues que d'un petit nombre d'amis.

Quoi qu'il en soit, acceptons *Quentin Durward* pour ce qu'il est, non pour ce qu'il devrait être, et, après avoir fait la part des auteurs, cherchons consciencieusement à dresser le bilan du compositeur.

Subissant l'influence du *libretto*, la partition débute comme lui, de la façon la

plus heureuse. Les deux principaux motifs de l'ouverture, de caractère opposé, l'un sous forme de romance et l'autre sur un mouvement de marche, sont simples et gracieux. Le chœur bohémien de l'introduction ne manque pas de couleur, non plus que le couplet: *Monsieur Tristan est un bon ermite*. L'air d'entrée de Quentin s'annonce avec une ampleur tout à fait méritoire, et se continue sur un rythme plein de franchise et de décision. L'air d'Isabelle, avec accompagnement de harpe, ne nous fournit aucune remarque; mais le trio qui suit est bien tracé, ainsi que le morceau du repas, dans lequel on a applaudi et bissé à juste titre une très-jolie chansonnette, entonnée par le roi, le verre en main, et dont le refrain est répété par Quentin et Isabelle. Il y a dans le petit duo des deux bohémiens qui font sonner leur argent de fort agréables détails d'orchestre. Le finale, très-développé, s'ouvre par un chœur d'une certaine originalité, sur lequel l'on dans et l'on chante au son de la cloche célébrant le mariage de la fille du roi avec le duc d'Orléans; des couplets avec tambour de basque lui succèdent; puis vient la marche des arches écossais, où les instruments à vent figurent assez bien la cornemuse, et, à la suite de l'entrée de Leslie [Lesly] le Balafre, un toast au *souvenir de la patrie*, qui a été également redemandé, quoiqu'il le méritât moins que la chanson du roi. Enfin, Isabelle chante à mi-voix un couplet adressé à Quentin, sur un motif un peu vague, et cette marquetterie musicale, où, somme toute, le bon domine, prend fin sur la reprise du premier chœur, à grand renfort de cloches et de danses.

Au second acte, l'horizon se rembrunit, et la partition en fait autant. cependant nous citerons, comme ce dernier reflet de la grâce et de la simplicité dont le compositeur a fait preuve jusque-là, le cantabile du grand air d'Isabelle et un couplet de Leslie [Lesly], terminés par un excellent refrain à cinq voix. Mais voici la cour qui entre majestueusement en scène; le roi monte sur son trône, et l'envoyé du duc de Bourgogne, Crèvecœur [Crève-Cœur], traduit en récitatif mesuré les réclamations de son maître, pour lesquelles nous renvoyons le lecteur au chapitre du roman, d'où elles sont textuellement extraites. En dépit de la magnifique voix de l'artiste Faure, nous avouons que cette politique musicale ne nous a inspiré qu'un médiocre intérêt. Nous confessons aussi notre indifférence pour la romance de Crèvecœur [Crève-Cœur] et pour son duo avec Isabelle, qui n'ont guère, à nos yeux, d'autre mérite que d'être fort bien interprétés. Le finale dramatique de cet acte est mieux réussi, quoique le chœur, avec danses, rappelant un des motifs de l'ouverture, soit suivi d'une mélodie écossaise dont le cachet n'est pas suffisamment accusé. Mais le défi de Crèvecœur [Crève-Cœur] et le mouvement qui en résulte offrent des développements remarquables et on ne peut mieux adaptés à la situation.

Le troisième acte est divisé en deux parties: dans la première, nous signalerons un chœur de soldats faisant ripaille, dont les échos ne sont pas sans quelque analogie lointaine avec ceux du chœur des chasseurs du *Freischütz*. Nous n'avons rien à dire de l'air de Crèvecœur [Crève-Cœur], qui en sépare les deux reprises. Le quintette, *Il ment!* n'est pas mal dessiné et l'orchestre y joue un rôle très-vif et très-attractif. Le duo de Quentin et d'Isabelle, ainsi que la romance de cette même Isabelle, ne sont certes pas dénués de qualités sérieuses, mais elles s'effacent devant l'incontestable supériorité du duo de Quentin et de Crèvecœur [Crève-Cœur], que l'arrivée de Leslie [Lesly] transforme en trio. C'est là bien certainement le morceau capital de la partition, et nous n'aurions aucun reproche à lui faire, si, à force de vouloir produire de l'effet, le compositeur ne s'était pas livré à un paroxysme de moyens lyriques peu en rapport avec les genres de son opéra, quelque sérieux qu'il soit. Néanmoins, le souffle qui anime ce morceau est de bon augure pour l'avenir de M. Gevaert [Gevaert], et nous garantit que lorsqu'il voudra mettre un frein à sa fougue un peu trop ambitieuse, il trouvera le succès, nous disons le vrai succès, au bout de ses efforts.

Le deuxième tableau du troisième acte appartient plus au décorateur qu'au musicien, et, à ce propos, nous féliciterons sincèrement la nouvelle direction des merveilles de sa mise en scène. La tradition de M. Perrin n'est point perdue, tant s'en faut, à en juger par la toile splendide qui représente le château de Plessis-les-Tours, par le décor pittoresque de la ville de Liège, et surtout par les costumes, dont rien // 105 // n'égale la richesse et la magnificence. Bohémiens, archers de la garde écossaise, seigneurs et dames de la cour, soldats bourguignons et chevaliers bardés d'or et de fer, tout cela est d'un goût parfait en même temps que d'une prodigalité inouïe.

Quant à la distribution des rôles, elle est en général des plus satisfaisantes. Couderc, sans pouvoir éviter de rappeler Ligier dans le personnage si connu et si vulgarisé du roi Louis XI, lui a donné une physionomie moins sombre et, selon nous, plus naturelle. Jourdan interprète Quentin Durward avec infiniment de tact et de convenance; il s'y montre non moins bon comédien que chanteur consommé. Faure est moins bien partagé dans le rôle de Crèvecœur [Crève-Cœur], pauvre rôle indécis et mal venu, auquel on a fait trop d'honneur en le confiant à un artiste de cette importance. Barielle a peu de chose à faire du personnage de Leslie [Lesly], qui n'est qu'une copie tronquée du capitaine Roland des *Mousquetaires*, toute son utilité se résume dans le grand trio du troisième acte. Prilleux s'épuise en louables mais vains efforts pour rendre comique le Liégeois Pavillon; Beckers est bien placé dans le compère Tristan, et Edmond Cabel tire tout le parti possible d'un petit rôle de bohémien. Mlle Boulart est fort jolie sous les traits d'Isabelle de Croy [Croye], mais sa voix se fatigue et elle fera bien de la ménager mieux. Mlle Révilly s'acquitte en conscience du personnage effacé de la comtesse Hameline, et enfin, Mlle Zoé Bélia donne très gentiment la réplique à Cabel dans son rôle de bohémien.

REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS, 28 mars 1858, pp. 103-105.

Journal Title: REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS
Journal Subtitle: None
Day of Week: Sunday
Calendar Date: 28 March 1858
Printed Date Correct: Yes
Volume Number: N°13
Year: 25^e année
Series: None
Issue: 28 Mars 1858
Livraison: None
Pagination: 103-105
Title of Article: Théâtre Impérial de l'Opéra-Comique.
Subtitle of Article: QUENTIN DURWARD, *Opéra comique en trois actes, paroles de MM. CORMON et MICHEL CARRÉ, musique de M. Gevaert.*
Signature: D. A. D. SAINT-YVES
Pseudonym:
Author:
Layout: Internal text
Cross-reference: None